

RONDEAU, AMBROISE (1794-1854) ET SES ENFANTS

En 1936, alors qu'elle a 97 ans, Élise Rondeau fait paraître dans L'Aurore « Quelques pages de ma vie » qu'elle a écrites plus tôt et qui portent sur la conversion au protestantisme de sa grand-mère et de son père en 1842, entraînant l'adhésion de tous ses enfants à cette confession en 1844. Nous en donnerons des extraits plus loin¹. La famille Rondeau a offert aux églises anglicanes et réformées de nombreux évangélistes, colporteurs, instituteurs et pasteurs. C'est cet ensemble souvent évoqué que nous voulons un peu détailler dans le texte biographique suivant. Nous avons beaucoup parlé de cette famille dans notre biographie de Joseph Vessot et dans certains passages du Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois.

Cet ensemble concerne principalement les personnes suivantes :

Sa mère		
Marie-Josephite Goulet (1760-1848)		
Le couple		
Ambroise Rondeau (1794-1854)		Judith Foret (1805-1871)
Ses enfants	Ses petits-enfants	Leurs conjoints/conjointes
Norbert	(1825-1901)	Annette-Ève Vernier (1825-1885)
	Léa-Rachel (1850-1914)	Jules-Jacques Bourgoïn (1848-1900)
	Samuel (1859-1934)	Élise Seaborn (1866-1896)
	Dina-Clémence ((1865-1910)	Josué-Henri Watier (1853-1934)
Noël	(1828 -1908)	Henriette Stackhouse (1832-1915)
	Émeline (1860-1888)	Josué-Henri Watier (1853-1934)
	Levina-Jane (1863-1933)	William-Henri Dalpé (1862-1918)
Pierre	(1831 -1875)	
Thomas	(1832 – v1890)	Rachel Dixon (1843-1881)
	Samuel-Pierre (1866-1955)	
	Albert-Gilbert (1875-1929)	
François-Xavier	(1834-1911)	Marie Seylaz (1844-1912)
Marie-Adèle	(1837-1916)	Louis Gobeille (1828-1907)
Élise	(1839-1938)	William Moore Holiday (1838-1932)
Marie-Clémence	(1842-1875)	Édouard Roy (1857-1920)
Aquile	(1845-1923)	William Minter Seaborn (1828-1913)
Lydie	(1848-1909)	Jean-Jacques Roy (1846-1939)
	Ernest-Raymond Roy (1879-1964)	
	Philius-Rufus Roy (1883-1943)	

¹ Bien qu'il ne paraisse qu'à la toute fin de la vie d'Élise, le texte a du être écrit plus tôt au début des années 1890, car il se situe un peu plus de vingt ans après la mort de sa mère, décédée en 1871, et Élise indique que sa fille est encore à l'école alors qu'elle est née en 1878.

LA CONVERSION D'AMBROISE RONDEAU (1842)

Le contexte

En 1839, les Anglo-protestants de Montréal ont voulu communiquer les valeurs protestantes aux Canadiens français en créant la French Canadian Missionary Society (Société missionnaire franco-canadienne - SMFC). Ils ont recruté en France et en Suisse quelques colporteurs comme Joseph Vessot et un premier pasteur en la personne de Jean-Emmanuel Tanner. En 1842, ils sont à l'œuvre dans la région de Joliette. Cette même année, l'évêque de Montréal ayant constaté le désintéressement religieux des catholiques au moment de la Révolte de patriotes a tout fait pour reprendre en main ses ouailles dans une vision très stricte de la religion (ultramontanisme et obéissance au souverain pontife). Pour ce faire, il a utilisé un prédicateur célèbre, M^{gr} de Forbin-Janson, et les oblats pour prêcher de longues retraites (trois prédications par jour pendant cinq semaines) et ramener à la dévotion les catholiques francophones, notamment en créant de multiples confréries. *Les Mélanges religieux* (organe de l'archevêché) exagère leur importance à ce moment, parle d'achat de conversion et lie religion catholique et traditions patriotiques. On ne peut être sincère en se convertissant au protestantisme et on ne peut le faire que par intérêt matériel.

La conversion

Les Rondeau habitent Sainte-Élisabeth, un village situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Joliette. Ambroise Rondeau (1794-1854), originaire de Berthier, y est un agriculteur très prospère, propriétaire d'une dizaine de terres dans les rangs de la Rivière Nord, de la Rivière Sud et de la Chaloupe. Il avait eu trois filles d'un premier mariage avec Angèle-Marie Coutu entre 1817 et 1820, mais elle était décédée en 1821. Ces trois enfants demeureront catholiques. Il épousera ensuite Judith Foret (1805-1871) à l'église Saint-Paul de Joliette le 23 février 1824. Ils auront dix enfants qui suivront leur mère quand elle se convertira au protestantisme en 1844, peu après leur père, le premier à le faire, deux ans plus tôt.

Ambroise avait eu un différend avec le curé à propos des dîmes, mais cela n'avait pas suffi à le tourner vers le protestantisme. Selon sa fille Élise, c'est plutôt la lecture d'une Bible qu'il avait reçue de monsieur Reed, le commerçant de Ramsay, qui a eu cet effet. Comme Ambroise ne savait ni signer ni lire, ce n'est évidemment que par lecture faite par son épouse ou ses enfants qu'il en a pris connaissance et a été mené à la conversion.

En lisant le livre de Dieu avec ma mère, mon père perdit toute confiance dans le prêtre du pape, et se jeta dans les bras de Jésus-Christ pour obtenir le pardon de ses péchés².

Élise explique comment la propre mère d'Ambroise, Marie-Josephite Goulet (1760-1848), en est aussi venue à la conversion la même année, alors qu'elle a 82 ans.

Peu de temps après cela, ma grand-mère alla à confesse à monsieur le curé Brassard de Sainte-Élisabeth. Arrivée au confessionnal, le prêtre commença par lui reprocher la conduite de son fils.

² *L'Aurore*, 17 juillet 1936, p. 3. Les passages suivants sont de cette même source.

« – Monsieur le curé, ajouta-t-elle, je n'ai plus d'autorité sur mon enfant ; il est âgé de 48 ans, il est père de famille, je ne peux donc le conduire comme je voudrais... Monsieur le curé, [...], je suis venue à confesse. » Mais le prêtre refusa de l'entendre parce que son fils, disait-il, s'était fait protestant. Après une conversation plus ou moins animée de côté comme d'autre, ma grand-mère qui était âgée de 80 ans³ et qui désirait ardemment être sauvée, dit à ce prêtre en le quittant : « Eh bien ! Monsieur le curé, puisque vous refusez de me confesser, j'irai à Celui qui ne repousse point le pécheur » (Jean, 6,37). Elle tint parole, elle alla à Jésus et reçut le pardon de ses péchés et la paix de son âme et mourut à 83 ans, ayant reçu l'assurance d'entrer en possession du bonheur éternel promis aux enfants de Dieu.

Il n'y avait donc alors que deux protestants à Sainte-Élisabeth. Cependant, la conversion de la mère d'Ambroise fut mal vue par sa famille, qui la rejeta et elle en fut fort peinée (raconte Élise). Toutefois, la réflexion amena l'épouse d'Ambroise et tous ses enfants à la conversion et tous adhérèrent fortement au protestantisme au cours de l'année 1844. La SMFC leur envoya sur place un instituteur, Charles Gobeille, qui demeura deux ans avec eux pour apprendre à lire et à écrire aux enfants... en utilisant la Bible. Les colporteurs et évangélistes passaient régulièrement visiter le foyer. En ces débuts, c'est le culte de famille qui réunissait les membres. Au début le colporteur Joseph Vessot leur avait laissé un livre de prières, mais il l'a repris quelque temps après jugeant que la famille étaient suffisamment avancée pour les formuler elle-même.

Quoiqu'il n'y ait plus eu de livre de prières, le culte continua dans la famille, et quand il n'y avait plus personne pour offrir à Dieu la prière du cœur, notre mère, bien que très timide, le faisait elle-même. Comme je l'ai déjà dit, nous étions seuls, sans écoles, loin des églises et sans école du dimanche. Heureusement, nous possédions le trésor des trésors, la Bible, que mes parents lisaient non comme un livre ordinaire, mais comme le Livre de Dieu.

Dans son témoignage, Élise indique quelles transformations s'étaient opérées dans la famille à la suite de la conversion.

Mes parents élevèrent leurs enfants dans une moralité irréprochable. Avant que l'Évangile entrât dans notre maison, les enfants se donnaient des noms et se querellaient, mais dès ce moment ces choses cessèrent pour ne jamais recommencer. Il ne nous fut plus permis non plus d'aller cueillir des fruits le dimanche, ni prendre part à aucun jeu, ni faire aucun travail, et mon père ne voulut plus recevoir d'argent ce jour-là. Je n'ai jamais entendu ni mon père ni ma mère dire un mensonge; ils ne voulaient que la vérité dans la famille. J'étais tellement habituée à cela que j'ai cru pendant longtemps que les pères et les mères ne mentaient jamais à leurs enfants.

Pourtant, malgré son engagement, son désir de parler de sa nouvelle foi et le soutien qu'il accordait aux missionnaires, Ambroise ne sera suivi que par très peu de personnes et le noyau de Sainte-Élisabeth demeurera au cours des années essentiellement celui des Rondeau, mis à part deux ou trois familles qui s'y ajouteront un moment. Un débat contradictoire qui avait eu lieu sur place en 1842 également n'avait pas réussi non plus à convaincre les gens.

Ambroise Rondeau décédera à Sainte-Élisabeth le 27 mai 1854, âgé de 60 ans seulement. L'acte est inscrit dans les registres de l'église congrégationnelle et

³ A notre connaissance, comme elle est née en 1760, elle a en réalité 82 ans en 1842, et ne décédera qu'en 1848, à 88 ans et non à 83 (voir Ancestry.ca).

évangélique rattachée à la SMFC à Montréal, rue Craig. Il sera enterré dans un terrain que la famille réservera pour un cimetière sis à côté de la maison de Norbert dans le rang de la Rivière Nord⁴.



La maison des Rondeau en 1845 dans le rang Nord de la rivière Bayonne à Sainte-Élisabeth
(Source BAC, Doudiet sketchbook, C-127653)

Sources

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes soit 1024 p. Particulièrement les p. 501, 777, 801, 810, 861, annexes 18, 26.

L'ENGAGEMENT RELIGIEUX DES MEMBRES DE LA FAMILLE

Ambroise a eu cinq garçons puis cinq filles. Ce que nous voulons souligner ici c'est qui est arrivé à chacun des enfants en rapport avec le protestantisme. La dimension religieuse paraîtra dans leur propre engagement, soit parce qu'ils ont directement contribué à l'évangélisation, soit que les filles ont épousé des pasteurs, soit que leurs enfants le soient devenus. Il s'agit d'un ensemble souvent indiqué, mais peu connu dans le détail et ce que nous voulons mettre en évidence ici. Les biographies qui suivent recoupent des articles ou des biographies que nous avons déjà mis en ligne et auxquels on pourra se référer au besoin.

NORBERT (1825-1901)

Norbert Rondeau est l'aîné d'Ambroise Rondeau et de Judith Foret, né le 5 mars 1825. Comme on l'a vu, il adhéra au protestantisme en 1844 avec le reste de la famille, les colporteurs Amaron et Vessot lui ayant souvent rendu visite. Il épousera à Pointe-aux-Trembles le 13 mars 1849, **Annette-Ève Vernier**, la sœur de Jean Vernier, un des tout

⁴ Au fil des ans, une soixantaine de corps y seront ensevelis. En 1911, comme il existait depuis des années un cimetière protestant à Joliette même, le pasteur Samuel Rondeau qui en avait hérité fit exhumer les corps. La plupart iront au cimetière de Joliette et quelques-uns seront ré-enterrés au Cimetière Hawthorn Dale de Pointe-aux-Trembles avec d'autres membres de la famille. Voir notamment « L'éphémère noyau protestant de Sainte-Élisabeth-de-Bayonne » (conférence) par Pierre Desjardins dans le *Bulletin de la SHPFQ*, n° 42, p. 4.

premiers missionnaires⁵. Annette était née vers 1826 à Glay dans le Doubs où il y avait une école normale missionnaire que la SMFC avait contactée pour recruter ses premiers agents. Annette avait accompagné son frère à sa venue au Québec. On voit bien les liens qui se sont créés entre eux puisque Joseph Vessot, Charles Gobeille et Louis Pasche sont témoins de leur union devant le pasteur Jean-Emmanuel Tanner, enregistrée à l'église congrégationnelle évangélique de la rue Craig à Montréal. Il est plus que probable que le mariage ait eu lieu dans la famille à Sainte-Élisabeth même, on déplaçait le registre au besoin. C'est Norbert qui avait hérité de la terre paternelle en 1854.

Ils auront six enfants : Léa-Rachel (1850-1914), Miléa (1851-avr 1856), Siméon-Daniel (1853-1924) qui étudiera à Pointe-aux-Trembles, Gédéon (1855-av 1860), Samuel (1859-1934) et Dina-Clémence (1865-1910).



Norbert est à l'aise et vient se faire photographier à Montréal en 1882 par le célèbre William Notman dont les clichés font maintenant partie de l'immense collection du Musée McCord. À la disparition de la SMFC, ce sont les presbytériens qui ont repris l'œuvre et Norbert s'est rattaché à cette dénomination. Son épouse décédera le 30 décembre 1885. Il se remariera le 30 juillet 1899 à l'église presbytérienne d'Angers dans l'Outaouais avec Délina England qui était de Fitchburg MA et ils reviendront à Sainte-Élisabeth, Il disparaîtra à son tour dans son village le 31 mai 1901 à l'âge de 76 ans⁶.

Comme notre propos est de mettre en évidence les membres de la famille Rondeau qui ont particulièrement été en rapport avec la diffusion du franco-protestantisme au Québec, nous retiendrons deux noms parmi ses enfants, Léa qui a épousé le pasteur Bourgoin et Samuel qui est devenu pasteur presbytérien. De plus, le colporteur Josué-Henri Watier épousera successivement, Émeline, fille de Noël, dont nous parlerons plus loin, et deux filles de Norbert, Dina-Clémence et Léa, une fois son premier mari, Jules-Jacques Bourgoin décédé.



Léa-Rachel est née à Sainte-Élisabeth le 18 mai 1850. Elle a étudié à l'Institut de Pointe-aux-Trembles vers 1862. Elle y a été enseignante en 1870-1874. C'est là qu'elle a rencontré **Jules-Jacques Bourgoin**, également professeur (voir sa biographie). À l'été 1873, leur relation se transforme en idylle, ils correspondent pendant qu'elle enseigne durant l'été et le 19 octobre 1873, ils se marient à Pointe-aux-Trembles. Né le



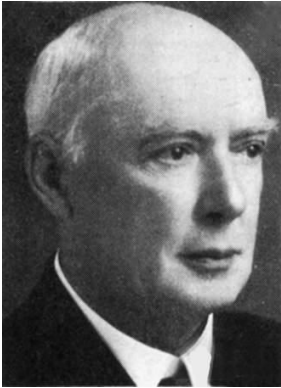
⁵ Il avait contribué à mettre sur pied l'école de Belle-Rivière en 1844 qui se déplacera ensuite à Pointe-aux-Trembles en 1846 pour devenir l'Institut. Il périra dans le naufrage de l'Annie Jane en 1853, en allant chercher de nouveaux missionnaires. Voir sa biographie.

⁶ Ayant pris par inadvertance une forte dose d'un médicament dangereux qui l'a empoisonné. Il laissait une fortune évaluée à 50 000 \$ (quelque 1 million et demi aujourd'hui).

28 février 1848, Jules Bourgoïn avait fait des études à Glay et avait immigré en 1868 avec deux autres missionnaires, Jean Gagniol et Antoine Boy ([voir leurs biographies](#)). Il deviendra directeur de l'Institut de Pointe-aux-Trembles en 1875 et le restera jusqu'à sa mort en 1900. La SMFC a dû cesser ses activités en 1880 et a vendu l'institut à la mission presbytérienne. Le directeur Bourgoïn y ajouta une chapelle et réorganisa l'ensemble. Il étudia la théologie au Collège presbytérien pour devenir pasteur afin de mieux diriger l'institution et il fut consacré le 9 novembre 1889. En plus d'y enseigner, il continua à y accueillir de nouveaux élèves et à faire la promotion de l'école. Il connut des problèmes de santé à la fin et décéda le 10 septembre 1900. Pour plus de détails, on se reportera à [sa biographie](#) qu'on trouve en ligne.

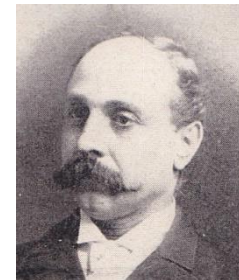
C'est ainsi que cette première enfant Rondeau est aux premières loges de l'action missionnaire à travers cette institution. Léa-Rachel continuera de l'être aussi par son deuxième mari, Josué Watier ([voir sa biographie](#)) veuf de Dina-Clémence Rondeau, sa propre sœur. Léa va décéder le 24 octobre 1914 à l'hôpital Royal Victoria de Montréal. Alors que son premier mari avait été enterré dans le cimetière de Sainte-Élisabeth, avant d'être rapatrié au cimetière Hathorn Dale de Pointe-aux-Trembles, elle sera directement inhumée à ses côtés.

Samuel est un autre enfant de Norbert à avoir fait sa marque comme directeur de *L'Aurore*, le journal du franco-protestantisme québécois. Nous avons présenté [sa biographie en ligne](#), dont nous ne donnons ici que quelques éléments. Né à Sainte-Élisabeth en 1859, il avait étudié à Pointe-aux-Trembles en 1870 à douze ans en compagnie de son frère



Siméon-Daniel qui en avait quinze. Il fera des études à l'Université McGill et obtiendra le baccalauréat en 1884, la licence avec haute distinction et deviendra pasteur en 1887. Il occupera plusieurs postes en Outaouais et en Ontario. C'est pendant qu'il est à la tête de la paroisse Saint-Marc d'Ottawa qu'il épouse **Élise Seaborn.**, une cousine ([voir ci-dessous](#)) vers la fin septembre 1889. Il a été professeur deux ans à Pointe-aux-Trembles (1899-1901) puis s'est occupé durant sept ans de la paroisse presbytérienne de Saint-Hyacinthe. C'est alors qu'on lui a confié la direction du journal *L'Aurore* qu'il dirigera de façon fort éclairé pendant plus de 25 ans. Il décéda à la tâche le 6 janvier 1934. À ses funérailles, on multipliera les éloges à la fois sur sa personne et sur sa direction de la publication.

La troisième enfant de Norbert à être liée à l'évangélisation des Canadiens français est **Dina-Clémence** Rondeau (1865-1910). Elle avait épousé un laïc missionnaire, **Josué-Henri Watier**, le 23 septembre 1889 à l'église presbytérienne Saint-Jean de Montréal. Né en France le 9 septembre 1853, Josué avait eu son brevet d'instituteur à l'Institut missionnaire de Glay d'où venaient aussi les directeurs de l'Institut de Pointe-aux-Trembles (période 1875-1940). Il immigra au Québec en 1873, épousa en 1879 une fille de Noël, le frère de Norbert, qui s'appelait **Émeline Rondeau**, laquelle



décéda le 13 janvier

1888 et c'est peu après que Josué épousa Dina. Il continua son travail missionnaire en faisant du colportage et de l'enseignement ailleurs à partir de 1885. Il reviendra à Montréal, travaillera dans Sainte-Cunégonde puis à la paroisse Béthanie de Verdun comme soutien à l'œuvre pendant plus de vingt ans. Comme Dina était à son tour décédée en 1910, il convolera avec Léa en 1913, un an avant qu'elle ne décède en 1914. Il mourra le 20 septembre 1934. [Se reporter à sa biographie en ligne.](#)

NOËL RONDEAU (1828-1908)

Le deuxième fils d'Ambroise était Noël, né le 25 décembre 1828 à Sainte-Élisabeth et baptisé le lendemain à la paroisse catholique de l'endroit. Il avait sûrement été à l'école et possédait une certaine instruction. Il était menuisier de son métier et deviendra fabricant que meubles. Après sa conversion en 1844, il mit beaucoup d'énergie à des tâches missionnaires. On le retrace à plusieurs reprises faisant du colportage dans la région de Joliette alors qu'il est célibataire. De plus, en 1855-1857, il passe à Pointe-aux-Trembles et y est probablement professeur, employé de la Société missionnaire franco-canadienne.

Monsieur Bayargeon de Saint-André-Est sur la rivière des Outaouais demande un instituteur à la SMFC. Noël va voir les possibilités en novembre 1857, trouve la situation intéressante et dès le début décembre, la Société fixe son salaire à 18\$ par mois pour qu'il s'occupe de la quinzaine d'élèves concernés. C'est vraisemblablement là qu'il rencontre sa future épouse, **Henriette Stackhouse** qui a été baptisée à l'église catholique alors que sa famille est donnée comme baptiste au recensement de 1861.

John Stackhouse père, 54 ans, avait épousé Esther Dorion, 50 ans, et son fils John 23 ans, était l'époux de Mélanie Boileau, 26 ans. Ils travaillent à Saint-André-Est, le premier comme artiste ébéniste, le second, comme fabricant de chaises. Nous pensons que c'est lors de son passage dans le village comme instituteur que Noël a fait la connaissance d'une sœur de John fils, Henriette (née en 1832).

Après deux ans, Noël annonce à la SMFC qu'il quittera son poste à la fin mai 1859 pour s'établir à son compte. Il est en effet sur le point de se marier avec Henriette et il veut habiter Joliette où il aura davantage de clients. Malheureusement, nous avons été incapable de retrouver l'acte de mariage (ni à Saint-André, ni à Joliette, ni à Rawdon ni à Belle-Rivière ni à l'église de la rue Craig). Son épouse, parente de fabricants de meubles, saura le soutenir. Ils auront cinq enfants ensemble et comme précédemment, nous en parlerons individuellement dans ce qui suit. Émeline-Semathy (1860), Lévin-Jane (1863), Samuel-François (1866), tous trois liés à l'évangélisation, Lillie (1869) et le tout dernier, Charles-William-Henry (1874) qui sera un dentiste réputé.

Noël avait quitté son poste de Saint-André en assurant la Société qu'il demeurerait disponible pour du colportage occasionnel. On sait qu'il en fait à L'Industrie (Joliette) tout en exerçant son métier jusqu'en 1864. De 1864 à 1866 et peut être plus tard encore, il est instituteur à l'école franco-protestante locale et à l'été 1866, il fait du colportage dans le Bas-Saint-Laurent et en reféra à Joliette l'été 1868, les vacances scolaires le libérant de

sa tâche. Le colporteur puis pasteur Marc Ami avait pris de l'importance dans la région à ce moment-là (voir sa biographie).

C'est sur un terrain qui lui appartenait que l'on a érigé la première école/église franco-protestante de Joliette. La paroisse sera organisée en 1874, Marc Ami s'en occupant particulièrement. Noël reviendra à son travail d'ébéniste et vendra les meubles qu'il fabriquait. Il s'était associé à Thomas par la suite pour plus d'efficacité et soutenir son frère en même temps (voir ci-dessous). On souligne que, par ailleurs, c'est lui qui animait les cultes quand l'évangéliste ou le pasteur ne pouvait être présent.



Ce dessin d'époque montre le temple et l'école protestante placé en T.
À l'autre angle de l'intersection, on remarque la maison que Joseph Vessot possédait en ville.

Nous ne savons pas quand il a pris sa retraite, mais au tournant du 20^e siècle, il avait plus de 70 ans. Il a passé ses dernières années en compagnie de son épouse auprès de son fils Charles et de Lévína qui avait épousé William Dalpé (voir ci-dessous). Il devait se sentir à l'aise dans la grande maison du Lac-des-Seize-Îles (Laurentides) où il décédera le 19 novembre 1908.



Le cottage du Lac-des-Seize-Îles vers 1910
(photo conservée au Musée McCord)

Le service funèbre eut lieu à Joliette sous la présidence du pasteur Calvin Amaron qui rappela son zèle pour faire connaître la vérité évangélique qu'il avait découverte quelque 65 ans plus tôt.

Sources

L'Aurore, 12 décembre 1908, p 9, notice nécrologique.

Vogt-Raguy, Dominique, *op. cit.*, p. 142, 307, 309, 365, 391, 476, annexes 6, 9, 14.

Nous avons déjà évoqué plus haut le lien qui rattachait **Émeline-Semarchy Rondeau** (1860-1888) à **Josué Watier**, évangéliste et enseignant convaincu (voir sa biographie). Elle est décédée très jeune comme nous l'avons vu.

C'était chez sa fille **Lovina-Jane** que Noël avait trouvé asile à la fin de sa vie. Cette institutrice diplômée de l'école normale de McGill en 1882 avait épousé **William-Henri Dalpé** quelques années plus tard. On pourra aussi lire sa biographie en ligne c'est pour quoi nous n'en donnons ici qu'un aperçu.

William-Henri est le fils d'un manufacturier d'outils pour travailler le bois. Né à Saint-Pie, le 31 juillet 1862, il a grandi dans une famille protestante, a fréquenté l'Institut Feller, puis l'école normale de l'Université McGill. C'est peut être même là que Lovina l'a connu. Après quelques années d'enseignement aux États-Unis, il est revenu à Montréal. Ils s'étaient épousés le 18 août 1887 à l'église Saint-Sauveur. Professeur à l'Institut Feller pour quatre ans, il va ensuite enseigner au Collège universitaire Mount Allison, au Nouveau-Brunswick, spécialisé dans les arts. Il revient en 1894 diriger l'Institut méthodiste français de Westmount, le troisième collège franco-protestant (se reporter à la biographie de son fondateur, Louis-Napoléon Beaudry). Son épouse y enseigne alors également. Ils n'y restent qu'un an, car il a décidé de devenir médecin et suit tous les cours nécessaires à cette fin de sorte que, dans la première décennie du 20^e siècle, il est bien installé dans un quartier sélect de Montréal. Il va décéder à 56 ans le 24 octobre 1918. Son épouse ne le rejoindra dans la tombe qu'en 1933, ayant quitté le Lac-des-Seize-Îles pour être plus proche de son fils Guy à Montréal. Elle sera enterrée dans le cimetière de Joliette aux côtés d'autres membres de la famille Rondeau.

Ses aînés enfants ne sont pas rattachés directement à l'évangélisation. Samuel-François décédera de la diphtérie à 12 ans en 1878. Cordélia-Esther (1869-1938), mieux connue sous le prénom de Lillie, était déjà une institutrice au recensement de 1891 et l'a été pendant de nombreuses années à Québec où elle était active à la paroisse Saint-Jean et organiste. Elle est aussi venue à Montréal et a été rattaché à la paroisse Saint-Jean également. On célèbre ses qualités comme enseignante et son engagement dans l'oeuvre. Elle est décédée célibataire à Bolton Centre le 9 janvier 1948. Charles-William (1874-1965) est un dentiste réputé de Westmount, et sera échevin de la ville. Avec les Dalpé, nous avons affaire à des gens plutôt à l'aise et bien vus dans leur milieu.

Sources

L'Aurore, 29 juin 1882, p. 1, 24 mars 1922, p. 12, et 1^{er} février 1948, p. 7.

L'Arbre franco-protestant dans Ancestry.ca.

PIERRE RONDEAU (1831-1875)

Né en 1831, Pierre Rondeau habite Sainte-Élisabeth et il habite près de sa mère et de François selon le recensement de 1871. Il est célibataire et semble vivre de ses rentes. Il va décéder tôt à 44 ans en 1875.

THOMAS RONDEAU (1832- après 1889)

Thomas est du 31 octobre 1832, il avait donc douze ans au moment de la conversion de la famille, mais il a fait sienne cette adhésion. Il est d'abord cultivateur à Sainte-Élisabeth et y est colporteur en 1859-1862, quand la ferme lui en laisse le temps. Comme il travaille le bois et est fabricant de meubles, il déménage ensuite à Joliette comme son frère Noël, pour se rapprocher de la clientèle. Lui aussi épousera le 14 avril 1863 à l'église anglicane de Saint-Ambroise-de-Kildare une femme d'origine anglaise de dix ans plus jeune que lui, **Rachel Dixon** (1843-1881), qui avait grandi dans la région. Ils auront six enfants à Joliette : Ophelia (1864), Samuel-Pierre (1868), Céline (1867), Timothée-Albert (1870), Newton (1872-1873, qui mourra enfant), Marie-Alberte (1874, probablement décédée enfant elle aussi) et Albert-Gilbert (1875). Nous dirons un mot des deux enfants qui deviendront pasteurs et prolongeront l'action missionnaire de leur père. Il s'agit de Samuel-Pierre et d'Albert-Gilbert.

Il faut auparavant évoquer le contexte familial. Dès 1872, Thomas manifeste des signes d'aliénation mentale et est emprisonné localement avant qu'on l'envoie à l'asile de Longue-Pointe près de Montréal. La naissance ultérieure de trois enfants nous fait penser que la situation s'est rétablie comme le laisse aussi entrevoir le recensement de 1881, mais il y est déjà veuf de Rachel. Thomas s'est mis en société avec Noël et ils travaillent conjointement. Cependant, vers 1886, son aliénation reviendra et c'est son frère François qui signera les contrats à sa place en 1887. En 1888, le conseil de famille dont fait partie William Holiday se réunira et décidera de le mettre en tutelle parce qu'il est devenu inapte à gérer ses biens. François qui vit de ses rentes dans la région d'Ottawa en deviendra le gestionnaire, ce qui sera reconnu au début de janvier 1889, amenant le notaire C. G. H. Beaudoin à faire l'inventaire de ses biens personnels peu après. C'est ainsi que nous apprenons la situation. John Smiley de Joliette devient le tuteur d'Albert et Gilbert qui ne sont pas encore majeurs bien qu'ils soient adolescents. Thomas est à Longue-Pointe quand un incendie majeur détruit totalement les lieux en 1890, quelques religieuses et plusieurs femmes y périssent, mais les hommes qui ont pu sortir à temps s'en réchappent. Nous n'avons pu établir la date exacte de son décès, mais en 1893, le notaire parle de sa succession, ce qui nous laisse à penser qu'il aurait pu mourir entre 1889 et 1893. Nous ne l'avons pas trouvé parmi les quelque 2000 personnes de Longue-Pointe au recensement de 1891 et il est probable qu'il soit déjà mort en 1890.

Sources

Vogt-Raguy, D., *op. cit.*, p. 813, 815, annexe 6, 14.

Notaire C G Henri Beaudoin, acte 1821, le 4 avril 1889. Inventaire des biens personnels de la Communauté de biens qui a existé entre Thomas Rondeau & feu Rachel Dixon.

Étoile du Nord, 15 juin 1893, Mise en vente d'un emplacement de la succession Thomas Rondeau par le notaire Beaudoin le 8 juin.

La Gazette de Joliette, 5 novembre 1872 (aliénation mentale)

Recensement du Canada, 1891, Longue-Pointe, 99 pages.

Nous avons déjà consacré une biographie au premier des deux fils et on s'y référera. Rappelons simplement ici sa vie à grands traits. **Samuel-Pierre Rondeau** naît à Joliette le 11 mars 1866, étudie à l'Institut de Pointe-aux-Trembles et fait du colportage



durant l'été. Il termine ses études au Collège presbytérien en 1892, devient pasteur et épouse **Lilan Duclos** le 4 octobre. Il part aux États-Unis, y occupe divers postes pastoraux dont celui de Fall River de 1897 à 1909 pour les congrégationalistes. Il se rend ensuite en Saskatchewan à Woodrow. Ce village fermier situé près du chemin de fer a alors plusieurs éleveurs à grain et a été constitué en partie de colons venus des États-Unis. Il va y rester plus de vingt ans, d'abord à l'église presbytérienne de 1909 à 1925, puis Unie à partir de là. Il demeurera encore à ce poste jusqu'en 1930 et a sûrement contribué à établir l'église sur des bases solides. Cependant sa collaboration avec le Ku Klux

Klan auquel de nombreux membres de son village sont rattachés entache son image (voir sa biographie complète). Il s'occupe ensuite de Brora un peu au nord de Régina de 1931 à 1940 puis passe à Arcola pour 1941-1943 où il fait de la suppléance à Manor, à 200 km de son lieu précédent, avant de se retirer en 1944, à Woodrow, habitant sa ferme à Meyronne, tout à côté. Il revient à Montréal en 1954 pour y décéder le 3 janvier 1955. Son épouse le suivra dans la tombe en 1958. Ils sont tous deux inhumés au cimetière Mont-Royal.

Son frère cadet, **Albert-Gilbert Rondeau** suivra un itinéraire semblable. Il est né le 18 août 1875 à Joliette également, neuf ans après Samuel-Pierre, et il va pourtant mourir avant lui. Son cas est particulier. Il est bien le fils de Thomas, mais dès l'âge de six ans, on le retrouve dans la famille de François Rondeau et Marie Seylaz (voir plus bas) au recensement de 1861 et on apprend d'une autre source qu'il a été adopté par son oncle trois ans avant la naissance d'Ella, la première enfant du couple. Albert a aussi étudié à l'Institut de Pointe-aux-Trembles. En 1894, il est colporteur pour la Société biblique d'Ottawa dans les environs de la capitale. Il revient à Montréal et poursuit des études classiques et théologiques au Collège presbytérien dont il sort avec le baccalauréat en théologie (BD) au printemps 1900. Il exerce le pastorat à Rivière-du-Loup pour près d'une dizaine d'années.



Il épouse à 34 ans à Ottawa **Lucille-Eugénie Rivard** (1887-1967) qui n'a que 22 ans. Elle est la fille d'un pasteur, Augustin-François Rivard, qui s'occupe alors du hameau de Duclos dans la vallée de la Gatineau⁷. En 1909-1910, Albert est à Sainte-Blandine au sud de Rimouski, enseignant et évangéliste. À partir de là, il va de 1911 à 1913 à Grenville, en face d'Hawkesbury dans l'Outaouais puis, de 1914 à 1916, à Arundel, village assez haut dans les Laurentides. Ces dernières églises regroupaient une trentaine de familles avec des variations considérables du nombre d'enfants à l'école du

⁷ On a fait référence à plusieurs reprises à Augustin dans le numéro spécial du *Bulletin* de la SHPFQ n° 27 consacré à son frère, Laurent-Édouard, fondateur de *L'Aurore*, le journal des franco-protestants québécois, ce qui le rapproche aussi de la diffusion du protestantisme. De plus, on trouve un article intéressant sur « Les Suisses de Duclos » et, dans le *Bulletin* n° 17, p. 3-9, diverses précisions sur ce hameau situé près de Sainte-Cécile-de-Masham dont on parle par ailleurs dans la présente biographie...

dimanche, parfois 30 et parfois 10. C'est au cours de l'année 1916 qu'il est parti pour l'Ouest canadien, tout en faisant en chemin un arrêt à Michen en Ontario dont il s'occupe au début de 1918.

On l'a vu, son frère Samuel-Pierre œuvrait déjà en Sakatchewan et nous pensons que c'est cela qui a incité Albert à travailler comme lui dans le Consistoire d'Assiniboine. Ils ne sont pas à proximité cependant. Albert-Gilbert s'occupe successivement d'Admiral (1918), une église un peu seule au milieu d'immenses prairies, puis de Gravelbourg (1919-1920), à une trentaine de kilomètres de Woodrow, où cette fois, il est à côté de son frère en 1921, puis il termine à St Boswells en 1922. La région accueille une multitude de nationalités venues profiter du développement des prairies canadiennes. Le clergé catholique, les oblats et les communautés religieuses ont cultivé ce champ où se situent des îlots francophones comme celui de Gravelbourg.

Albert-Gilbert est malade entre 1923 et 1925, puis travaillera comme pasteur de l'Église Unie à Bengough, à 150 km au sud de Régina et à 35 km de la frontière avec le Montana. Les deux frères finiront par se retrouver à Woodrow en 1927 et 1928. Albert se retirera de l'œuvre et habitera chez sa fille Éveline et sa cousine Ella Rondeau. Les parents de cette dernière sont décédés et il est probable qu'elle se soit sentie plus à l'aise avec Samuel-Pierre et Albert-Gilbert, ses proches parents. Albert-Gilbert va décéder le 9 novembre 1929 alors qu'il n'a que 54 ans. Il souffrait de rhumatisme depuis des mois au point de devoir s'aliter à la fin. Ses funérailles auront lieu dans l'église unie de Meyronne et il sera inhumé au cimetière de Woodrow. Sa conjointe Lucille, née en 1887, quittera ce monde longtemps après lui en 1967 et sera enterrée à ses côtés. Elle était décédée 20 ans plus tôt, en 1947.

Sources

L'Aurore, 29 novembre 1919, p. 6.

Vogt-Raguy, D., *op. cit.*, p. 472, 501, 565, 580, annexe 24, p 12.

FRANÇOIS-XAVIER (1834-1911)

François-Xavier Rondeau est le dernier garçon d'Ambroise et il n'a que dix ans au moment de la conversion de sa famille. Il est pourtant lui aussi rattaché à la diffusion du franco-protestantisme en s'y engageant au début de sa vie puis en étant lié au pasteur François Seylaz par son épouse. Il sera élève de Louis Gobeille quand celui-ci viendra comme instituteur chez eux, logeant dans la famille pendant deux ans. Il étudiera ensuite quelques années à Pointe-aux-Trembles. Au recensement de 1852, il est journalier à Sainte-Élisabeth. Cela semble son emploi pour un temps, mais c'est le travail d'enseignement et d'évangélisation qui semble occuper une large partie de sa vie par la suite. Il fait ainsi du colportage dans les environs de son village en 1859-1862. Il acceptera d'être évangéliste et probablement instituteur à Grenville. En 1864, il est professeur à Pointe-aux-Trembles peut-être pour deux ans. À l'été 1866, il est colporteur dans le Bas-Saint-Laurent puis les étés suivants, il revient dans la région de Joliette pour y faire du porte à porte.



Le 17 juillet 1867, à l'église évangélique de Joliette, il épouse **Marie Seylaz**, sœur de l'évangéliste et futur pasteur, Élie-François Seylaz (voir sa biographie) d'East Hawkesbury où ses parents s'étaient établis comme agriculteurs. On le sait, le couple a adopté Albert-Gilbert puis aura trois filles, Laura (1878-1900), Percide-Éva (1879-1887) et Ella-Wilhelmina (1882-1947). Seule cette dernière survivra, proche d'Albert comme nous l'avons vu. Nous n'avons pas son emploi du temps par la suite, mais ce dernier semble continuer dans la même veine, agriculteur par moment à Sainte-Élisabeth et instituteur et évangéliste ailleurs.

À partir de 1886, François-Xavier poursuivra son travail missionnaire dans la région d'Ottawa et de Hull. En 1889, on le dit bourgeois et donc il vit de ses rentes principalement. C'est à lui qu'on confie la gestion des biens de Thomas. Cependant, le recensement de 1901 l'identifie comme épicier à Hull (Gatineau), ce qui n'est pas incompatible. Il fréquentera naturellement la paroisse presbytérienne d'Ottawa. Son beau-père sera son pasteur à partir de 1892 et jusqu'en 1905, mais il devra démissionner pour raison de santé, remplacé par le fils du colporteur Joseph Vessot, Charles-Henri (voir leurs biographies), qui l'a alors prise en charge. Au total, pendant 25 ans, François-Xavier a été un ancien et un membre actif de cette église. Il va décéder le 12 avril 1911 à la suite d'un accident vasculaire cérébral qu'il avait subi quelques jours plus tôt le laissant partiellement paralysé.

Sources

L'Aurore, 9 juin 1881, p. 1, 24 avril 1911, p 11 et 5 mai 1911, p. 6.

Vogt-Raguy, D., *op. cit.*, p. 476, 631, annexe 14.

Comme nous l'avons signalé, après la naissance des cinq premiers enfants qui sont tous des garçons, naîtront cinq filles dont nous donnerons maintenant quelques éléments biographiques.

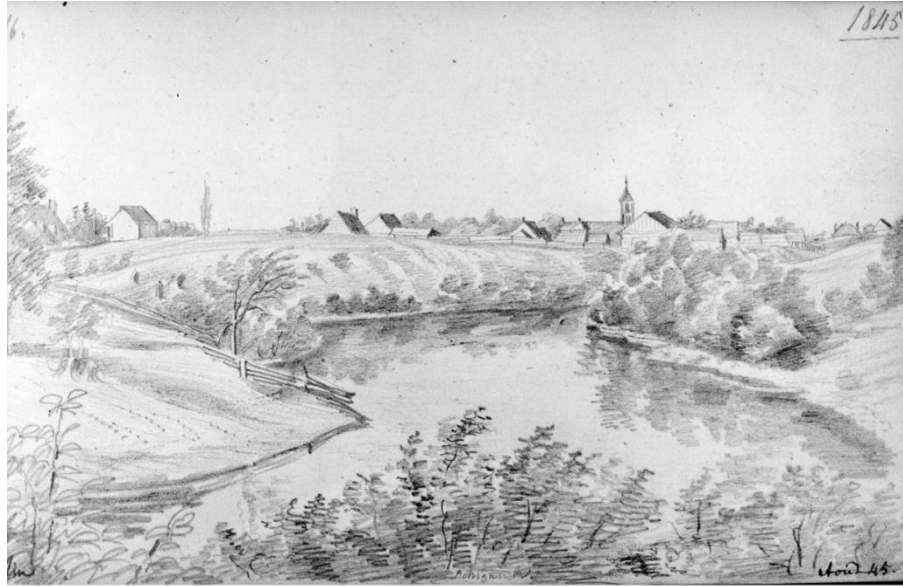
MARIE-ADÈLE (1837-1916)

Marie-Adèle naît le 30 mars 1837. Nous avons vu que Charles Gobeille avait habité chez les Rondeau pour enseigner à lire aux enfants⁸. C'est ainsi que la famille est entrée en contact avec lui. Ce dernier connaît bien le colporteur Joseph Vessot qui les visite souvent. Charles deviendra évangéliste par la suite. C'est donc uniquement par ce lien de parenté que Marie-Adèle rejoint la diffusion du franco-protestantisme.

Le pasteur Jaques Doudiet rappelle que la famille Gobeille de Saint-Lin (aujourd'hui ville de Laurentides) forme un noyau de convertis solides. Comme le précise un texte d'époque, le père, la mère autrefois très dévote, leurs deux garçons et même leur fille de six ans témoignent d'un intérêt profond pour la Bible et le reste de la famille est bien disposé à l'égard de l'Évangile.

⁸ Au baptême de sa fille Aquile en 1845, Ambroise ne sait toujours pas signer et ne sait pas lire. Le père n'a donc pas profité de l'enseignement qu'il a procuré à ses enfants.

Cette famille fait donc partie des premiers convertis. Pas étonnant finalement que **Marie-Adèle** se marie avec un frère de Charles, **Louis Gobeille**, né à Saint-Lin en 1828. Elle l'épouse le 16 octobre 1855, et son mariage est enregistré à l'église de la rue Craig par le pasteur Jean-Emmanuel Tanner de la SMFC comme on le sait. Ils auront huit enfants entre 1855 et 1877.



Le village de Saint-Lin sur la rivière l'Achigan où sont installés les Gobeille - août 1845.

Source : BAC, *Doudiet sketchbook*, C-127677.

Louis sera cultivateur sur place jusque dans les années 1880 avant de d'installer à L'Ange Gardien (Angers) dans la région d'Ottawa, sans que nous sachions pourquoi. Alors qu'il était rattaché jusque là aux presbytériens, il est devenu adventiste selon le recensement de 1891, mais on ne sait si le reste de la famille l'a suivi dans cette voie. Il finira ses jours à Montréal, semble-t-il, et se rattachera à la paroisse presbytérienne du Sauveur (quartier Saint-Jean-Baptiste, Plateau Mont-Royal). Il est enterré dans le Cimetière Mont-Royal (mais nous ne lui connaissons pas de stèle). Son épouse restera à Montréal également à la fin de sa vie et son décès sera enregistré à la paroisse presbytérienne Saint-Jean le 13 juillet 1916. Elle ira rejoindre son mari au cimetière Mont-Royal.

Sources

L'Aurore, 17 juillet 1936, p. 3.

Jean-Louis Lalonde, *Belle-Rivière, 1840-2006*, SHPFQ, p. 89, 93, 96, 108, 117, 147.

ÉLISE (1839-1938)

C'est sous le nom d'**Élise** qu'elle a été baptisée et qu'elle se présente quand elle fait paraître « quelques pages de [sa] vie » dans *L'Aurore* de 1936 et dont nous avons cité quelques passages au début de ce travail. Ce n'est que dans d'autres textes qu'on la trouve sous le nom d'Élisa pour Élisabeth. Nous reprenons ici quelques extraits de ses souvenirs.

« Malgré cette rigidité de bon aloi, ajoute-t-elle, on nous apprit, cependant, que pour entrer dans le ciel, il nous fallait naître de nouveau (Jean 3,7). Ces paroles, sorties de la bouche de Jésus lui-même, me parurent fort obscures et me plongèrent souvent dans de grandes angoisses. » Elle raconte comment enfant (elle n'a que cinq ans) elle en est venue finalement à la conversion. En 1847, sa mère désire qu'elle poursuive sa formation et elle l'inscrit à l'Institut de Pointe-aux-Trembles alors dirigé par le pasteur Charles Roux. Elle y prend la Sainte cène pour la première fois. Elle ajoute finalement « j'avais un sincère désir de dépenser ma vie directement dans l'œuvre missionnaire, mais je n'en disais jamais un mot à personne. »

Nous ne savons pas combien de temps elle est restée à l'Institut, probablement plusieurs années, puis elle est sans doute retournée chez ses parents, même si son désir de travailler dans l'œuvre devait être connu. En 1863, elle a accepté d'être institutrice à Grenville (Argenteuil) pendant deux ans pour la SMFC. En 1865, on lui confia l'école rattachée au nouveau complexe de la rue Craig. Malheureusement, le secrétaire lui dit à la fin de l'année scolaire qu'il n'avait plus d'argent pour l'employer.

Au courant de sa disponibilité, le directeur de l'école de Sabrevois (anglicane) en Montérégie, lui offrit un poste d'institutrice. Ce passage chez les anglicans va conditionner l'orientation de deux autres de ses sœurs comme on le verra. Élise va y rester sept ans, de l'automne 1866 au printemps 1873. Elle trouve de la satisfaction à enseigner dans cette institution missionnaire « entourée de chrétiens ayant à cœur le règne de Dieu. Tous les hivers, ajoute-t-elle, il y eu des réveils parmi nos élèves et plusieurs se donnèrent au Seigneur Jésus pour être sauvés. »

Nous ne savons pas comment elle a rencontré son mari, mais elle épouse à Rawdon, à l'église anglicane, le 21 octobre 1873, un commerçant de l'endroit, **William Moore Holiday** (1838-1932), ils ont respectivement 35 et 34 ans. Sa vie sera alors différente, mais curieusement encore tout imprégnée de ses sentiments missionnaires.

La fréquentation de son mari lui a fait voir qu'on peut respecter ses devoirs chrétiens peu importe sa profession, ce dont elle doutait auparavant. Elle se rend compte que son époux valorise lui aussi la vérité, la probité et l'honnêteté de sorte que le couple s'entend parfaitement bien sur ses valeurs. Elle termine la deuxième tranche de son témoignage par la réflexion suivante.

Dans le magasin, comme dans l'enseignement, j'ai toujours désiré faire quelque chose pour l'avancement du règne de Dieu. Aujourd'hui, je crois que j'ai eu plus d'occasions de parler de Jésus et de son amour pour les pécheurs, que si j'avais été l'épouse d'un pasteur. »

On voit par la troisième tranche que la dimension religieuse fait partie de sa vie, même si son zèle déplaît parfois. Elle est aussi active dans les deux églises protestantes locales.

Il y a trois églises dans notre village : une église anglicane, une église méthodiste et une église catholique romaine. Comme « le monde est mon champ », j'ai pu enseigner pendant plusieurs

années une classe d'école du dimanche à l'église anglicane, [dirigée par le pasteur H. W. Seaborn dont on parlera plus loin] et, profitant de la liberté qu'accorde à ses membres l'Église méthodiste [sous la direction de Thomas Hunt] j'ai pu dans ses assemblées de prières et autres, rendre témoignage de la puissance du salut de Jésus. Et aux catholiques romains qui venaient au magasin, je parlais souvent du salut de leur âme par la foi en Jésus-Christ, et cela, avec plus de liberté que si je m'étais adressée à des protestants. Du reste, je n'ai jamais fait de différence, et j'ai dit aux uns et aux autres, que nous sommes tous pécheurs et perdus par nature, que nous avons donc tous besoin d'un Sauveur, et je leur désignais aussi bien que possible Jésus crucifié, endurant les souffrances les plus cruelles pour les sauver des tourments de l'enfer et les introduire dans la gloire et le bonheur. »

Elle poursuit ses réflexions et l'épisode suivant nous apparaît révélateur de son état d'esprit et de sa façon de promouvoir des valeurs bibliques.

Un jour, j'écrivis en français et en anglais sur une pancarte que nous fîmes encadrer et poser sur la porte de notre établissement, le huitième commandement de Dieu « Tu ne déroberas point – Thou shall not steal ». Et au-dessous : « Le voleur ne peut point entrer dans le ciel – The robber cannot enter in heaven ».

Ces paroles en offensèrent plusieurs, mais je l'espère, firent du bien à d'autres. Quoi qu'il en soit, elles me fournirent souvent l'occasion d'insister avec plus d'une de nos pratiques sur l'importance de la conversion, afin de pouvoir mener une vie juste et sainte en ce monde.

Cette pancarte produit une telle commotion dans notre entourage, que le Rev. M M, vint me dire un jour que si nous ne si nous ne l'ôtions pas, elle nous ferait perdre plusieurs clients » [effectivement, certains iront ailleurs, il y a six magasins généraux dans les environs ; d'autres détruiront la pancarte mais elle en remplacera une nouvelle.]

[Un soir qu'elle était seule, elle fut victime d'un charivari, dont elle s'est sortie, redoublant sa confiance en Dieu..]

« Dans une autre occasion, j'écrivis ces paroles sur une pancarte que j'affichai dans le magasin : Êtes-vous né de nouveau – Are you born again?

Ces paroles solennelles de Jésus attirèrent l'attention de bien des personnes et en portèrent un bon nombre d'entre elles, je l'espère, à de sérieuses réflexions et au salut de leur âme.

[Elle redit par la suite sa confiance au Seigneur dans sa vie de tous les jours.]

Le couple aura quatre filles en trois ans. D'abord, Alison, en 1874, puis deux jumelles, Dora Aquile et Nora Lydie le 23 avril 1876, et une dernière, Annie, en mai 1877. En novembre, elle perdra les trois premières en dix-sept jours de la diphtérie, et la dernière a bien failli y rester aussi, mais elle a réussi à la réchapper.

Le couple s'occupe du magasin général de Rawdon au moins jusqu'en 1911, mais il n'y est plus selon l'annuaire de 1915. Il a donc été sur place de 1873 à 1913 disons, soit quelque 40 ans. Les Holiday ont maintenant 70 ans passés et c'est normal qu'ils pensent à la retraite. Ils semblent demeurer à Rawdon pendant de nombreuses années encore. C'est là que William décédera en 1932. Élise déménagera à Montréal et habitera le quartier Notre-Dame-de-Grâce chez sa fille Annie qui avait épousé Alexis-Désiré Pelletier (photo) à Pointe-aux-Trembles le 2 septembre 1909. Il avait suivi des cours de l'Institut puis étudié et enseigné aux États-Unis. Il était devenu avocat et avait pratiqué à Montréal. Annie avait eu trois enfants et on peut noter que le deuxième, Charles, est devenu pasteur ([voir sa biographie](#)). Sa mère s'éteindra chez sa fille le 4 novembre 1938. Après des



éloges de cette femme vertueuse et zélée à l'église Saint-Jean de Montréal, on l'inhumera près des siens dans le cimetière de Rawdon aux côtés de William, mais nous n'avons pas de photo de la pierre tombale.

Sources

L'Aurore, 17, 24, 31 juillet 1936 (ses souvenirs), 18 novembre 1938, p. 6.
Arbre franco-protestants dans Ancestry.ca

MARIE-CLÉMENCE (1842-1873)

Marie-Clémence est née le 9 avril 1842 et elle épousera le pasteur anglican **Édouard Roy** en 1863. Celui-ci était né à Sabrevois, dit-on, mais probablement à dix km plus au sud près de Saint-Georges-d'Henryville, le 12 janvier 1837. Sans doute après des études d'école normale comme son frère Jean-Jacques, il était responsable de la petite école primaire locale quand l'école secondaire des garçons a été mise en place comme Collège de Sabrevois en 1861.



Edouard Roy en 1902

Ce pensionnat est dirigé à ses débuts par Norman Fenn venu de l'Ontario, mais Édouard le seconde. Il le remplace en 1864 quand il doit s'absenter et à son retour, ils conviennent de partager la responsabilité de la direction. Édouard gardera ce rôle en 1867 sous le directeur suivant, Benjamin-Papineau Lewis, qui est aussi pasteur de la paroisse (1862-1878). Deux des frères Roy y travailleront aussi puisque Jean-Jacques y enseignera de 1869 à 1871 et Josias, en 1873.

Pendant qu'Édouard s'occupait du collège, il vivait une situation familiale difficile. Marie-Clémence Rondeau l'avait épousé quelques années plus tôt à Saint-Ambroise-de-Kildare dans sa région natale (Lanaudière) le 21 octobre 1863. Ils avaient eu plusieurs enfants soit Franklin-Édouard, 13 octobre 1865, Ephraïm-Emmanuel 16 juin 1867, (mort le 17.9.1874), Jean-Calvin-Vinet, 2 novembre 1872 (décédé le 29.9.1873), Clémence-Clarinde 24 mars 1873 (morte le 8.8.1875). Marie-Clémence est disparue le 6 avril 1873 à 33 ans, deux semaines après l'accouchement, cela qui ressemble fort à un décès *post partum*. Il ne restait plus à Édouard que son fils aîné, Franklin.

Malgré cette situation difficile, Marie-Clémence était engagée dans l'autre section du Collège de Sabrevois, celle des filles, qui a modestement démarrée en 1863. Une des filles de Charles Roy, Joséphine (1840-1931), venait d'épouser le 20 mai 1861 à Sabrevois même le pasteur Benjamin-Papineau Lewis (1835-1913) et elle y a enseigné dès le départ. Après peu de temps, les locaux sont jugés trop exigus et on construit à neuf l'année même où elle en prend la direction en 1866. C'est Lydia Rondeau comme on l'a vu plus haut qui vient y enseigner pour sept ans jusqu'à son mariage, pendant qu'Édouard et Clémence dirigent l'école. Au départ de Lydia et à la mort de Clémence, c'est l'épouse de son frère Josias qui s'en occupera jusqu'en 1879, avant de fermer l'école des filles malgré ses locaux neufs pour qu'elle se joigne au Collège de Sabrevois qui sera mixte,

installé à Sainte-Cunégonde en 1880. Il faut garder en tête que cette institution est modeste, au plus fort des adhésions en 1873, le Collège de Sabrevois n'avait que 70 élèves au total, du côté des filles par exemple, 16 en 1863 et 13 en 1867.

Malgré tous ces aléas, Édouard jouait plusieurs rôles en même temps. Il avait fait des études théologiques et avait été consacré prêtre en 1871 à Montréal, ayant déjà commencé à s'occuper de l'animation de l'église de Sabrevois dès 1868, ce qu'il poursuivra jusqu'en 1874.

C'est à la suite de la mort de sa femme qu'Édouard Roy quitte Sabrevois pour la réserve autochtone Odanak à Saint-François-du-Lac. Son expérience d'enseignement lui servira autrement. Rappelons qu'un congrégationaliste abénaquis converti avait amené ses compatriotes à l'Évangile et qu'il avait fait construire une église dans la réserve en 1838. Les anglicans commenceront à s'en occuper vers 1858 et accorderont de l'importance à cet apostolat. Édouard se donne entièrement à cette œuvre particulière et s'y consacre jusqu'en 1883, pendant que son frère Jean-Jacques le remplace à la paroisse de Sabrevois.

Durant son séjour, Édouard va se remarier à Rawdon avec Rachel Swift le 19 octobre 1876, elle qui y était née le 3 juillet 1852. C'est cette deuxième épouse qui va l'accompagner dans cette dernière partie de sa carrière après 1884 qui se déroulera dans les Provinces maritimes. Ils auront une fille, Winnifred Rachel (1879-1881), mais nous ne savons pas ce qu'il advenu de Franklin. Nous ne connaissons pas ses premiers postes dans la région, mais nous savons qu'il est par la suite pasteur à St Peter, Eastern Passage, en Nouvelle-Écosse de 1894 à 1905, à Herring Cove en banlieue d'Halifax à partir de 1905 et son épouse y décédera le 9 octobre 1906. Il faut dire qu'il a 69 ans et il est possible qu'il prenne alors sa retraite, mais il reste dans cette région et va décéder à son tour à Halifax le 22 octobre 1920. Il sera inhumé au cœur de la ville aux cotés de sa deuxième épouse au cimetière Fairview Lawn.

Sources

L'Aurore, 25 novembre 1904, p. 6 (sur Sabrevois)

T.D. Rowe, « Anglican Mission to the French Canadians in the Diocese of Montreal », mémoire (BD), U. McGill, Montréal, 1952, 62 p., spécialement p. 43 et 45.

Vogt-Raguy, *op. cit.*, p. 104, 112, 154, 248, 311, 339-41, 391, 477, 504, 623, 662, annexes 6, 9, 14, 28.

Geni, généalogie en ligne pour Rachel Swift.

AQUILE (1845-1923)

Aquile était née le 5 octobre 1845 à Sainte-Élisabeth, Elle avait fréquenté l'Institut de Pointe-aux-Trembles alors qu'elle avait quinze ans. S'étant rendue à l'église anglicane pour des cérémonies familiales, elle connaissait le pasteur de Rawdon, **William Minter Seaborn**, (Minter étant le nom de sa mère). Il était né en Angleterre, le 6 juin 1828 à Adrleigh



(Essex) et avait immigré vers 1852 au Canada-Est. Il s'était d'abord marié en 1857 avec Harriet B. Rolfe (1835-1864) dont il avait eu quatre enfants entre 1858 et 1864. Cette épouse étant décédée en 1864, à 29 ans à peine, William s'était remarié avec Aquile Rondeau qui acceptait de s'occuper de jeunes enfants de moins de sept ans.

Aquile sera donc elle aussi liée à un pasteur, dans un milieu nettement plus anglophone. Ce deuxième mariage eut lieu à Saint-Ambroise-de-Kildare sous la présidence du pasteur de Benjamin Lewis, apparenté aux Roy, on l'a vu. Ils auront neuf enfants ensemble entre 1866 et 1891. Les six premiers sont nés à Rawdon où ils habitaient depuis leur mariage. On l'a indiqué plus haut, c'est la première enfant du couple, Elise Lydie Marginee. qui épousera le pasteur Samuel Rondeau, son cousin.

Il est probable qu'un poste s'est ensuite ouvert à London en Ontario où ils ont déménagé vers 1879. Leurs trois derniers enfants y naîtront en 1880, 1882 et beaucoup plus tard, Béatrice, en 1891 alors que sa mère a 45 ans. Avec une telle famille, il est facile de deviner son emploi du temps et ses tâches quotidiennes, son mari s'occupant de l'église durant cette longue période. La différence d'âge paraîtra avec le temps, il a 63 ans à la naissance de Béatrice. Il fait un voyage en Angleterre à l'hiver 1894, peut-être pour marquer sa retraite. Il va décéder vingt ans plus tard le 29 avril 1913, Son épouse le suivra dans la tombe dix ans après lui, le 6 décembre 1923, ses enfants ayant tous atteints l'âge adulte depuis longtemps.

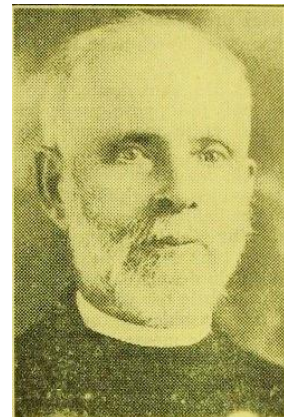
Source

Ancestry.ca dans l'arbre de la famille Seaborne-Kingsley-Engle

LYDIE (1848-1909)

La plus jeune de la famille est Lydie, née le 31 août 1848. Elle aussi a épousé un anglican, le pasteur **Jean-Jacques Roy** dont on peut lire la [biographie sur Internet](#). Nous en reprenons ici quelques grandes lignes.

Jean-Jacques appartenait aussi à la famille de Charles Roy comme ses frères pasteurs, Édouard et Josias. Il était né le 9 décembre 1846 à Sabrevois. Il se destinait à l'enseignement et avait obtenu son brevet. Il fut instituteur dans son village natal à partir des années 1870 tout comme son frère Josias d'ailleurs.



Le 20 septembre 1871, Jean-Jacques épouse **Lydie Rondeau** à l'église anglicane de Rawdon, où ce sera son premier poste de pasteur, mais il y reste très peu de temps. Il habitait déjà Sabrevois et ses sept enfants y naîtront entre 1872 et 1890. Parmi eux, deux seront aussi pasteurs comme leur père, soit Ernest et Philius.

À partir de 1872, les anglicans pensent établir une mission à Montréal et ils utilisent Jean pour examiner sur place les possibilités. Il se rend dans un quartier ouvrier près du canal de Lachine et y découvre que 25 familles sont prêtes à le soutenir. Son frère

Josias va profiter des résultats cette exploration pour créer un premier lieu de culte missionnaire à cet endroit. Ce dernier recueillera des fonds et les anglicans pourront y établir une église et y déménager leur Collège de Sabrevois en 1880, le lieu de culte adjacent étant inauguré en 1882.



Par ailleurs, Jean a été nommé pasteur de l'église Sabrevois et il le restera pour 26 ans de 1877 à 1903, succédant à son frère Édouard qui s'en était occupé de 1871 à 1875 et surtout à Benjamin Lewis, qui en avait été responsable pendant seize ans, on l'a vu. On constate donc que les trois frères, Jean-Jacques, Josias et Édouard avaient pris des taches pastorales dans les années 1870.

Jean-Jacques doit pourtant constater le déclin de sa communauté en cette dernière partie du 19^e siècle, notamment à cause du départ du Collège vers Montréal et de l'évolution de la situation rurale de l'endroit, sans compter le facteur d'émigration très présent au cours de la période. C'est ainsi qu'on voit qu'en 1900, Sabrevois est devenue une mission ordinaire, qu'il n'y a plus d'école locale ni d'activités particulières⁹.

En 1904, le couple Roy a accepté de s'occuper de Sainte-Ursule, une petite paroisse anglophone un peu au nord de Louiseville sur la rivière Maskinongé, près des chutes célèbres. Son dernier poste à partir de 1906 a été dans un autre petit village, loin des précédents, celui de Shigawake dans la Baie des Chaleurs ; on prend la peine de l'indiquer sur la pierre tombale, trente ans plus tard. C'est d'ailleurs là que Lydie décédera le 15 janvier 1909.

La région de Québec devient la référence de Jean-Jacques au cours de sa retraite qui s'amorce avec le départ de Lydie, Il vivra successivement chez son fils Philius et chez Samuel-Ernest soit à Lévis soit à Québec. Il y décédera le 15 janvier 1939 à l'âge respectable de 93 ans. Il est enterré aux côtés de son épouse au cimetière Mont Hermon à Québec.

6 avril et 29 août 2021

Jean-Louis Lalonde

Sources

L'Aurore, 8 avril 1886, p. 3, 30 septembre 1886, p. 1, 23 avril 1937, p 6, 3 février 1930, p. 1 et 5.

Rowe, T.D., « Anglican Mission ... », *op. cit.*, spéc. p. 36 et 44.

Vogt-Raguy, D., *op. cit.*, p. 112, 289, 341, 623 et annexe 14, p 3 et 24, p 3.



⁹ La seule information supplémentaire que nous ayons est qu'en 1907, on compte 21 participants à Sainte Cène, 7 nouveaux membres, puis, tout va en se rétrécissant et il n'il n'y reste à l'église que quelques familles francophones qui résident encore dans le village.